

---

*M E M O I R E*  
*S U R*  
*LA CULTURE DES FORESTS.*

Par M. DE BUFFON.

**D**ANS les Arts qui sont de nécessité première, tels qu'est l'Agriculture, les hommes même les plus grossiers arrivent à force d'expériences à des pratiques utiles : la manière de cultiver le Bled, la Vigne, les Légumes & les autres productions de la terre que l'on recueille tous les ans, est mieux & plus généralement connue que la façon d'entretenir ou de cultiver une Forêt ; & quand même la culture des champs seroit défectueuse à plusieurs égards, il est pourtant certain que les usages établis sont fondez sur des expériences continuellement répétées, dont les résultats sont des espèces d'approximations du vrai. Le cultivateur éclairé par un intérêt toujours nouveau, apprend à ne se pas tromper, ou du moins à se tromper peu sur les moyens de rendre son terrain plus fertile.

14 Juillet  
1742.

Ce même intérêt se retrouvant par-tout, il seroit naturel de penser que les hommes ont donné quelque attention à la culture des Bois ; cependant rien n'est moins connu, rien n'est plus négligé : le bois paroît être un présent de la Nature, qu'il suffit de recevoir tel qu'il sort de ses mains. La nécessité de le faire valoir ne s'est pas fait sentir, & la manière d'en jouir n'étant pas fondée sur des expériences assez répétées, on ignore jusqu'aux moyens les plus simples de conserver les Forêts & d'augmenter leur produit.

Je n'ai garde de vouloir insinuer par-là que les recherches & les observations que j'ai faites sur cette matière, soient des découvertes admirables, je dois avertir au contraire que ce sont des choses communes, mais que leur utilité peut rendre

*Mem. 1742.*

. G g

importantes. J'ai déjà communiqué en 1739 mes vûes sur ce sujet, je vais dans ce Mémoire étendre ces vûes en présentant de nouveaux faits.

Le produit d'un terrain peut se mesurer par la culture; plus on travaille la terre, plus elle rapporte de fruits, mais cette vérité d'ailleurs si utile, souffre quelques exceptions, & dans les bois une culture prématurée & mal entendue cause la disette au lieu de produire l'abondance; par exemple, on imagine, & je l'ai cru long-temps, que la meilleure manière de mettre un terrain en nature de bois est de nettoyer ce terrain & de le bien cultiver avant que de semer le gland ou les autres graines qui doivent un jour le couvrir de bois, & je n'ai été désabusé de ce préjugé qui paroît si raisonnable, que par une longue suite d'observations. J'ai fait des semis considérables & des plantations assez vastes, je les ai faites avec précaution; j'ai souvent fait arracher les genièvres, les bruyères & jusqu'aux moindres plantes que je regardois comme nuisibles, pour cultiver à fond & par plusieurs labours les terrains que je voulois ensemercer: je ne doutois pas du succès d'un semis fait avec tous ces soins, mais au bout de quelques années j'ai reconnu que ces mêmes soins n'avoient servi qu'à retarder l'accroissement de mes jeunes plants, & que cette culture précédente qui m'avoit donné tant d'espérance, m'avoit causé des pertes considérables; ordinairement on dépense pour acquérir, ici la dépense nuit à l'acquisition.

Si l'on veut donc réussir à faire croître du bois dans un terrain de quelque qualité qu'il soit, il faut imiter la Nature, il faut y planter & y semer des épines & des buissons qui puissent rompre la force du vent, diminuer celle de la gelée, & s'opposer à l'intempérie des saisons; ces buissons sont des abris qui garantissent les jeunes plants & les protègent contre l'ardeur du soleil & la rigueur des frimats. Un terrain couvert ou plutôt à demi-couvert de genièvres, de bruyères, est un bois à moitié fait, & qui peut-être a dix ans d'avance sur un terrain net & cultivé: voici les observations qui m'en ont assuré.

J'ai deux pièces de terre d'environ 40 arpens chacune, semées en bois depuis neuf ans, ces deux pièces sont environnées de tous côtés de bois taillis, l'une des deux étoit un champ bien cultivé; on a semé également & en même temps plusieurs cantons dans cette pièce, les uns dans le milieu de la pièce, les autres le long des bois taillis; tous les cantons du milieu sont dépeuplés, tous ceux qui avoisinent le bois sont bien garnis: cette différence n'étoit pas sensible à la première année, pas même à la seconde, mais je me suis aperçu à la troisième année d'une petite diminution dans le nombre des jeunes plants des cantons du milieu, & les ayant observés exactement, j'ai vu qu'à chaque été & à chaque hiver des années suivantes il en a péri considérablement, & les fortes gelées de 1740 ont achevé de désoler ces cantons, tandis que tout est florissant dans les parties qui s'étendent le long des bois taillis; les jeunes arbres y sont verts, vigoureux, plantez tous les uns contre les autres, & ils se sont élevés sans aucune culture à 4 ou 5 pieds de hauteur: il est évident qu'ils doivent leur accroissement au bois voisin qui leur a servi d'abri contre les injures des saisons. Cette pièce de 40 arpens est actuellement environnée d'une lisière d'environ 5 à 6 perches\* de largeur d'un bois naissant qui donne les plus belles espérances; à mesure qu'on s'éloigne pour gagner le milieu, le terrain est moins garni, & quand on arrive à 12 ou 15 perches de distance des bois taillis, à peine s'aperçoit-on qu'il ait été planté: l'exposition trop découverte est la seule cause de cette différence, car le terrain est absolument le même au milieu de la pièce & le long du bois, & ces terrains avoient reçu les mêmes cultures en même temps, & ils avoient été semés de la même façon & avec les mêmes graines. J'ai eu occasion de répéter cette observation dans des semis encore plus vastes, où j'ai reconnu que le milieu des pièces est toujours dégarni, & que quelque attention qu'on ait à resémer cette partie du terrain tous les ans, elle ne peut se couvrir de bois & reste en pure perte au propriétaire.

\* La perche  
à 22 pieds.

Pour remédier à cet inconvénient j'ai fait faire deux fossés qui se coupent à angles droits dans le milieu de ces pièces, & j'ai fait planter des Epines, du Peuplier & d'autres bois blancs tout le long de ces fossés ; cet abri quoique léger a suffi pour garantir les jeunes plants voisins du fossé, & par cette petite dépense j'ai prévenu la perte totale de la plus grande partie de ma plantation.

L'autre pièce de 40 arpens dont j'ai parlé, étoit, il y a neuf ans, composée de 20 arpens d'un terrain net & bien cultivé, & de 20 autres arpens en friche & recouverts d'un grand nombre de genièvres & d'épines ; j'ai fait semer en même temps la plus grande partie de ces deux terrains, mais comme on ne pouvoit pas cultiver celui qui étoit couvert de genièvres, je me suis contenté d'y faire jeter des glands à la main sous les genièvres, & j'ai fait mettre dans les places découvertes le gland sous le gazon au moyen d'un seul coup de pioche ; on y avoit même épargné la graine dans l'incertitude du succès, & je l'avois fait prodiguer dans le terrain cultivé. L'événement a été tout différent de ce que j'avois pensé, le terrain découvert & cultivé se couvrit à la première année d'une grande quantité de jeunes Chênes, mais peu à peu cette quantité a diminué, & elle seroit aujourd'hui presque réduite à rien, sans les soins que je me suis donnés pour en conserver le reste. Le terrain au contraire qui étoit couvert d'épines & de genièvres, est actuellement un petit bois où les jeunes Chênes se sont élevés à 5 ou 6 pieds de hauteur. Cette observation prouve encore mieux que la première, combien l'abri est nécessaire à la conservation & à l'accroissement des jeunes plants ; car je n'ai conservé ceux qui étoient dans le terrain trop découvert, qu'en plantant au printemps des boutures de Peupliers & des Epines, qui après avoir pris racine, ont fait un peu de couvert, & ont défendu les jeunes Chênes trop foibles pour résister par eux-mêmes à la rigueur des saisons.

Pour convertir en bois un champ ou tout autre terrain cultivé, le plus difficile est donc de faire du couvert. Si

l'on abandonne un champ, il faut vingt ou trente ans à la Nature pour y faire croître des épines & des genièvres, ici il faut une culture qui dans un an ou deux puisse mettre le terrain au même état où il se trouve après une non-culture de trente ans.

J'ai fait à ce sujet différentes tentatives, j'ai fait semer de l'épine, du genièvre & plusieurs autres graines avec le gland, mais il faut trop de temps à ces graines pour s'élever, la plupart demeurent en terre pendant deux ans, & j'ai aussi inutilement essayé des graines qui me paroissent plus hâtives, il n'y a que la graine de Marsaule qui réussisse & qui croisse assez promptement sans culture : mais je n'ai rien trouvé de mieux pour faire du couvert que de planter des boutures de Peuplier ou quelques pieds de Tremble en même temps qu'on sème le gland dans un terrain humide, & dans des terrains secs des Épines, du Sureau & quelques pieds de Sumach de Virginie ; ce dernier arbre sur-tout, qui est à peine connu des gens qui ne sont pas Botanistes, se multiplie de rejettons avec une telle facilité, qu'il suffira d'en mettre un pied dans un jardin pour que tous les ans on puisse en porter un grand nombre dans ses plantations, & les racines de cet arbre s'étendent si loin qu'il n'en faut qu'une douzaine de pieds par arpent pour avoir du couvert au bout de trois ou quatre ans : on observera seulement de les faire couper jusqu'à terre à la seconde année, afin de faire pousser un plus grand nombre de rejettons. Après le Sumach le Peuplier-tremble est le meilleur, car il pousse des rejettons à 40 ou 50 pas, & j'ai garni plusieurs endroits de mes plantations en faisant seulement abattre quelques Trembles qui s'y trouvoient par hasard. Il est vrai que cet arbre ne se transplante pas aisément, ce qui doit faire préférer le Sumach ; de tous les arbres que je connois, c'est le seul qui sans aucune culture croisse & se multiplie au point de garnir un terrain en aussi peu de temps ; ses racines courent presque à la surface de la terre, ainsi elles ne font aucun tort à celles des jeunes Chênes qui pivotent & s'enfoncent

dans la profondeur du sol. On ne doit pas craindre que ce Sumach ou les autres mauvaises espèces de bois, comme le Tremble, le Peuplier & le Marfaule, puissent nuire aux bonnes espèces, comme le Chêne & le Hêtre : ceux-ci ne sont foibles que dans leur jeunesse, & après avoir passé les premières années à l'ombre & à l'abri des autres arbres, bientôt ils s'éleveront au dessus, & devenant les plus forts ils étoufferont tout ce qui les environnera.

Je l'ai dit, & je le répète, on ne peut trop cultiver la terre lorsqu'elle nous rend tous les ans le fruit de nos travaux ; mais lorsqu'il faut attendre vingt-cinq ou trente ans pour jouir, lorsqu'il faut faire une dépense considérable pour arriver à cette jouissance, on a raison d'examiner, on a peut-être raison de se dégoûter. Le fonds ne vaut que par le revenu, & quelle différence d'un revenu annuel à un revenu éloigné, même incertain !

J'ai voulu m'assurer par des expériences constantes des avantages de la culture par rapport au bois, & pour arriver à des connoissances précises, j'ai fait semer dans un jardin quelques glands de ceux que je semois en même temps & en quantité dans mes bois : j'ai abandonné ceux-ci aux soins de la Nature, & j'ai cultivé ceux-là avec toutes les recherches de l'art. En cinq années les Chênes de mon jardin avoient acquis une tige de 10 pieds, & de 2 à 3 pouces de diamètre, & une tête assez fournie pour pouvoir se mettre aisément à l'ombre dessous : quelques-uns de ces arbres ont même donné dès la cinquième année du fruit qui, étant semé au pied de ses pères, a produit d'autres arbres redevables de leur naissance à la force d'une culture assidue & étudiée. Les Chênes de mes bois semés en même temps n'avoient après cinq ans que 2 ou 3 pieds de hauteur (je parle des plus vigoureux, car le plus grand nombre n'avoit pas un pied) leur tige étoit à peu près grosse comme le doigt, leur forme étoit celle d'un petit buisson, leur mauvaise figure loin d'annoncer de la postérité, laissoit douter s'ils auroient assez de force pour se conserver eux-mêmes. Encouragé par ces succès

de culture, & ne pouvant souffrir les avortons de mes bois lorsque je les comparois aux arbres de mon jardin, je cherchai à me tromper moi-même sur la dépense, & j'entrepris de faire dans mes bois un canton assez considérable, où j'éleverois les arbres avec les mêmes soins que dans mon jardin : il ne s'agissoit pas moins que de faire fouiller la terre à deux pieds & demi de profondeur, de la cultiver d'abord comme on cultive un jardin, & pour améliorations de faire conduire dans ce terrain qui me paroissoit un peu trop ferme & trop froid, plus de deux cens voitures de mauvais bois de recoupe & de copeaux que je fis brûler sur la place, & dont on mêla les cendres avec la terre. Cette dépense alloit déjà beaucoup au delà du quadruple de la valeur du fonds, mais je me satisfaisois & je voulois avoir du bois en cinq ans : mes espérances étoient fondées sur ma propre expérience, sur la nature d'un terrain choisi entre cent autres terrains, & plus encore sur la résolution de ne rien épargner pour réussir, car c'étoit une expérience ; cependant elles ont été trompées, j'ai été contraint dès la première année de renoncer à mes idées, & à la troisième j'ai abandonné ce terrain avec un dégoût égal à l'empressement que j'avois eu pour le cultiver. On n'en fera pas surpris lorsque je dirai qu'à la première année, outre mille ennemis que j'eus à combattre, comme les Mulots, les Oiseaux, &c. la quantité des mauvaises herbes fut si grande qu'on étoit obligé de sarcler continuellement, & qu'en le faisant à la main & avec la plus grande précaution, on ne pouvoit cependant s'empêcher de déranger les racines des petits arbres naissans, ce qui leur caufoit un préjudice sensible ; je me souvins alors, mais trop tard, de la remarque des Jardiniers qui la première année n'attendent rien d'un jardin neuf, & qui ont bien de la peine dans les trois premières années à purger le terrain des mauvaises herbes dont il est rempli. Mais ce ne fut pas-là le plus grand inconvénient, l'eau me manqua pendant l'été, & ne pouvant arroser mes jeunes plants, ils en souffrirent d'autant plus qu'ils y avoient été plus accoutumés ; d'ailleurs, le

grand soin avec lequel on ôtoit les mauvaises herbes, & les labours réitérez avoient rendu le terrain net, & sur la fin de l'été la terre étoit devenue brûlante & d'une sécheresse affreuse; ce qui ne seroit point arrivé si on ne l'avoit pas cultivée aussi souvent, & si on eût laissé les mauvaises herbes qui avoient crû depuis le mois de Juillet. Mais le tort irréparable fut celui que causa la gelée du printemps suivant: mon terrain quoique bien situé n'étoit pas assez éloigné des bois pour que la transpiration des feuilles naissantes des arbres ne se répandît pas sur mes jeunes plants; cette humidité accompagnée d'un vent de Nord les fit geler un 16 de Mai, & dès ce jour je perdis presque toutes mes espérances: cependant je ne voulus point encore abandonner entièrement mon projet; je tâchai de remédier au mal causé par la gelée, en faisant couper toutes les parties mortes ou malades; cette opération fit un grand bien, mes jeunes arbres reprirent de la vigueur, & comme je n'avois qu'une certaine quantité d'eau à leur donner, je la réservai pour le besoin pressant; je diminuai aussi le nombre des labours, crainte de trop sécher la terre, & je fus assez content du succès de ces petites attentions: la sève d'Août fut abondante, & mes jeunes plants poussèrent plus vigoureusement qu'au printemps; mais le but principal étoit manqué, le grand & prompt accroissement que je desirois, se réduisoit au quart de ce que j'avois espéré & de ce que j'avois vû dans mon jardin: cela ralentit beaucoup mon ardeur, & je me contentai après avoir fait un peu élaguer mes jeunes plants, de leur donner deux labours l'année suivante; & encore y eut-il un espace d'environ un quart d'arpent qui fut oublié & qui ne reçut aucune culture. Cet oubli me valut une connoissance, car j'observai avec quelque surprise que les jeunes plants de ce canton étoient aussi vigoureux que ceux du canton cultivé; & cette remarque changea mes idées au sujet de la culture, & me fit abandonner ce terrain qui m'avoit tant coûté. Avant que de le quitter je dois avertir que ces cultures ont cependant fait avancer considérablement l'accroissement des jeunes arbres, & que



& que je ne me suis trompé sur cela que du plus au moins : mais la grande erreur de tout ceci est la dépense , le produit n'est point du tout proportionné , & plus on répand d'argent dans un terrain qu'on veut convertir en bois , plus on se trompe ; c'est un intérêt qui décroît à mesure qu'on fait de plus grands fonds.

Il faut donc tourner ses vûes d'un autre côté , la dépense devenant trop forte il faut renoncer à ces cultures extraordinaires , & même à ces cultures qu'on donne ordinairement aux jeunes plants deux fois l'année en serfouissant légèrement la terre à leur pied ; outre des inconvéniens réels de cette dernière espèce de culture , celui de la dépense est suffisant pour qu'on s'en dégoûte aisément , sur-tout si l'on peut y substituer quelque chose de meilleur & qui coûte beaucoup moins.

Le moyen de suppléer aux labours & presque à toutes les autres espèces de culture , c'est de couper les jeunes plants jusqu'àuprès de terre : ce moyen , tout simple qu'il paroît , est d'une utilité infinie , & lorsqu'il est mis en œuvre à propos , il accélère de plusieurs années le succès d'une plantation. Qu'on me permette à ce sujet un peu de détail qui peut-être ne déplaira pas aux amateurs de l'Agriculture.

Tous les terrains peuvent se réduire à deux espèces , savoir , les terrains forts & les terrains légers ; cette division , quelque générale qu'elle soit , suffit à mon dessein. Si l'on veut semer dans un terrain léger , on peut le faire labourer ; cette opération fait d'autant plus d'effet & cause d'autant moins de dépense que le terrain est plus léger : il ne faut qu'un seul labour & on sème le gland en suivant la charrue. Comme ces terrains sont ordinairement secs & brûlans , il ne faut point arracher les mauvaises herbes que produit l'été suivant , elles entretiennent une fraîcheur bienfaisante & garantissent les petits Chênes de l'ardeur du soleil , ensuite venant à périr & à sécher pendant l'automne elles servent de chaume & d'abri pendant l'hiver , & empêchent les racines de geler ; il ne faut donc aucune espèce de culture dans ces

terreins sablonneux. J'ai semé en bois un grand nombre d'arpens de cette nature de terrain, & j'ai réussi au delà de mes espérances; les racines des jeunes arbres trouvant une terre légère & aisée à diviser, s'étendent & profitent de tous les suc qui leur sont offerts, les pluies & les rosées pénètrent facilement jusqu'aux racines; il ne faut qu'un peu de couvert & d'abri pour faire réussir un semis dans des terrains de cette espèce. Mais il est bien plus difficile de faire croître du bois dans des terrains forts, & il faut une pratique toute différente; dans ces terrains les premiers labours sont inutiles & souvent nuisibles, la meilleure manière est de planter les glands à la pioche sans aucune culture précédente; mais il ne faut pas les abandonner, comme les premiers, au point de les perdre de vûe & de n'y plus penser, il faut au contraire les visiter souvent; il faut observer la hauteur à laquelle ils se seront élevez la première année, observer ensuite s'ils ont poussé plus vigoureusement à la seconde année qu'à la première, & à la troisième qu'à la seconde: tant que leur accroissement va en augmentant, ou même tant qu'il se soutient sur le même pied, il ne faut pas y toucher; mais on s'apercevra ordinairement à la troisième année, que l'accroissement va en diminuant, & si on attend la quatrième, la cinquième, la sixième, &c. on reconnoitra que l'accroissement de chaque année est toujours plus petit; ainsi dès qu'on s'apercevra que sans qu'il y ait eu de gelées ou d'autres accidens les jeunes arbres commencent à croître de moins en moins, il faut les faire couper jusqu'à terre au mois de Mars, & l'on gagnera un grand nombre d'années: le jeune arbre livré à lui-même dans un terrain fort & serré ne peut étendre ses racines, la terre trop dure les fait refouler sur elles-mêmes, les petits filets tendres & herbacez qui doivent nourrir l'arbre & former la nouvelle production de l'année, ne peuvent pénétrer la substance trop ferme de la terre; ainsi l'arbre languit privé de nourriture, & la production annuelle diminue souvent jusqu'au point de ne donner que des feuilles & quelques boutons. Si vous coupez cet arbre, toute la force de la sève

se porte aux racines, elle en développe tous les germes, & agissant avec plus de puissance contre le terrain qui leur résiste, les jeunes racines s'ouvrent des chemins nouveaux & divisent par le surcroît de leur force cette terre qu'ils avoient jusqu'alors vainement attaquée, elles y trouvent abondamment des fucs nourriciers, & dès qu'elles sont établies dans ce nouveau pays, elles poussent avec vigueur au dehors la surabondance de leur nourriture, & produisent dès la première année un jet plus vigoureux & plus élevé que ne l'étoit l'ancienne tige de trois ans. J'ai si souvent réitéré cette expérience que je dois la donner comme un fait sûr & comme la pratique la plus utile que je connoisse dans la culture des bois.

Dans un terrain qui n'est que ferme sans être trop dur, il suffira de couper une seule fois le jeune plant pour le faire réussir. J'ai des cantons assez considérables d'une terre ferme & païtrissable où les jeunes plants n'ont été coupez qu'une fois, où ils croissent à merveille, & où j'aurai du bois taillis prêt à couper dans quelques années. Mais j'ai remarqué dans un autre endroit où la terre est entièrement forte & dure, qu'ayant fait couper à la seconde année mes jeunes plants, parce qu'ils étoient languissans, cela n'a pas empêché qu'au bout de quatre autres années on n'ait été obligé de les couper une seconde fois, & je vais rapporter une autre expérience qui fera voir la nécessité de couper deux fois dans de certains cas.

J'ai fait planter depuis dix ans un nombre très-considérable d'arbres de plusieurs espèces, comme des Ormes, des Frênes, des Charmes, &c. La première année tous ceux qui reprirent, poussèrent assez vigoureusement, la seconde année ils ont poussé plus foiblement, la troisième année encore plus languissamment; ceux qui me parurent les plus malades étoient ceux qui étoient les plus gros & les plus âgez lorsque je les fis transplanter. Je voyois que la racine n'avoit pas la force de nourrir ces grandes tiges, cela me déterminâ à les faire couper; je fis faire la même opération aux plus petits

les années suivantes, parce que leur langueur devint telle que sans un prompt secours elle ne laissoit plus rien à espérer. Cette première coupe renouvela mes arbres & leur donna beaucoup de vigueur, sur-tout pendant les deux premières années; mais à la troisième je m'aperçus d'un peu de diminution dans l'accroissement; je l'attribuai d'abord à la température des saisons de cette année-là qui n'avoit pas été aussi favorable que celle des années précédentes; mais je reconnus clairement pendant l'année suivante qui fut heureuse pour les plantes, que le mal n'avoit pas été causé par la seule intempérie des saisons; l'accroissement de mes arbres continuoit à diminuer, & auroit toujours diminué, comme je m'en suis assuré en laissant sur pied quelques-uns d'entr'eux, si je ne les avois pas fait couper une seconde fois. Quatre ans se sont écoulés depuis cette seconde coupe, sans qu'il y ait eu de diminution dans l'accroissement; & ces arbres qui sont plantés dans un terrain qui est en friche depuis plus de 20 ans, & qui n'ont jamais été cultivés au pied, ont autant de force & la feuille aussi verte que des arbres de pépinière: preuve évidente que la coupe faite à propos peut suppléer à toute autre culture.

Les Auteurs d'Agriculture sont bien éloignés de penser comme nous sur ce sujet; ils répètent tous les uns après les autres que pour avoir une futaie, pour avoir des arbres d'une belle venue, il faut bien se garder de couper le sommet des jeunes plants, & qu'il faut conserver avec grand soin le *montant*, c'est-à-dire, le jet principal. Ce conseil n'est bon que dans de certains cas particuliers; mais il est généralement vrai, & je puis l'affirmer après un très-grand nombre d'expériences, que rien n'est plus efficace pour redresser les arbres & pour leur donner une tige droite & nette, que la coupe faite au pied. J'ai même observé souvent que les futaies venues de graines ou de jeunes plants n'étoient pas si belles ni si droites que les futaies venues sur de jeunes fouches; ainsi on ne doit pas hésiter à mettre en pratique cette espèce de culture si facile & si peu coûteuse.

Il n'est pas nécessaire d'avertir qu'elle est encore plus indispensable lorsque les jeunes plants ont été gelez, il n'y a pas d'autre moyen pour les rétablir que de les couper. On auroit dû, par exemple, receper tous les taillis de deux ou trois ans qui ont été gelez au mois d'Octobre 1740, jamais gelée d'automne n'a fait autant de mal : la seule façon d'y remédier c'est de couper, on sacrifie trois ans pour n'en pas perdre dix ou douze.

A ces observations générales sur la culture du bois, qu'il me soit permis de joindre quelques remarques utiles, & qui doivent même précéder toute culture.

Le Chêne & le Hêtre sont les seuls arbres, à l'exception des Pins & de quelques autres de moindre valeur, qu'on puisse semer avec succès dans des terrains incultes. Le Hêtre peut être semé dans les terrains légers, la graine ne peut pas sortir dans une terre forte, parce qu'elle pousse au dehors son enveloppe au dessus de la tige naissante, ainsi il lui faut une terre meuble & facile à diviser, sans quoi elle reste & pourrit. Le Chêne peut être semé dans presque tous les terrains, nous avons donné en 1739 les différens procédés selon les différens terrains : toutes les autres espèces d'arbres veulent être élevées en pépinière, & ensuite transplantées à l'âge de deux ou trois ans.

Il faut éviter de mettre ensemble les arbres qui ne se conviennent pas, le Chêne craint le voisinage des Pins, des Sapins, des Hêtres & de tous les arbres qui poussent de grosses racines dans la profondeur du sol. En général, pour tirer le plus grand avantage d'un terrain, il faut planter ensemble des arbres qui tirent la substance du fond en poussant leurs racines à une grande profondeur, & d'autres arbres qui puissent tirer leur nourriture presque de la surface de la terre, comme sont tous les arbres dont les racines s'étendent & courent à quelque pouces seulement de profondeur sans pénétrer plus avant.

Lorsqu'on veut semer du bois, il faut attendre une année abondante en glands, non seulement parce qu'ils sont meilleurs

& moins chers, mais encore parce qu'ils ne seront pas dévorés par les Oiseaux, les Mulots & les Sangliers, qui trouvant abondamment du gland dans les forêts, ne viendront pas attaquer votre semis, ce qui ne manque jamais d'arriver dans des années de disette. On n'imagineroit pas jusqu'à quel point les seuls Mulots peuvent détruire un semis; j'en avois fait un il y a deux ans de quinze à seize arpens, j'avois semé au mois de Novembre, au bout de quelques jours je m'aperçus que les Mulots emportoient tous les glands: ils habitent seuls, souvent deux, & quelquefois trois à quatre dans un même trou; je fis découvrir quelques trous, & je fus épouventé de voir dans chaque trou un demi-boisfeu & souvent un boisfeu de glands qu'ils avoient ramassés pour vivre pendant l'hiver. Je donnai ordre sur le champ qu'on dressât dans ce canton un grand nombre de pièges, où pour toute amorce on leur mit une noix grillée: en moins de trois semaines de temps on m'apporta près de treize cens Mulots; je ne rapporte ce fait que pour faire voir combien ils sont dangereux & par leur nombre & par leur prévoyance à serrer autant de glands qu'il peut en entrer dans leurs trous.

Les bornes que je me suis prescrites dans ce Mémoire, ne me permettent pas de suivre plus loin notre bois naissant; je donnerai dans la suite la manière de conduire le bois dans sa jeunesse, celle de le traiter dans un âge plus avancé, & quelques moyens de le soutenir lorsqu'il est sur le retour: les observations que j'ai faites sur l'exploitation des bois taillis & des futaies, feront partie de cette seconde culture qui est aussi importante, & qui peut-être est d'une utilité encore plus immédiate que la première.



---

Mémoire sur la culture des forêts - M. DE BUFFON  
Académie royale des sciences - Année 1742

BOTANIQUE, AGRONOMIE

---